

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 330

Impreso en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour : \$ 0 01

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres ou années ne sont que pour les souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, et les commerçants français de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, sous les yeux de la pratique et l'expérience peuvent leur avoir suggérées relativement à la législation et réglementation ainsi qu'au tarif des Douanes de la République.

Les communications seront reçues, utilement jusqu'au 10 août prochain.

Le Président.

Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

L'impassible

Paris 11 juillet 98.

La Comédie Française vient de mettre à son répertoire un petit ouvrage de Théophile Gautier: *Le Tricorne Enchaîné*, plus pour rendre hommage au grand écrivain, sans doute, que pour l'importance de l'œuvre qui est exquise mais une blutelle.

Encore n'était-elle pas de Gautier seul, mais aussi du vaudevilliste Siraudin et le poète n'ont pas certainement admis qu'on supprimât le nom de ce dernier de l'affiche, comme on vient de le faire, pour l'éclat de celle-ci, s'il eût été vivant.

Ce n'est pas de ce très petit événement littéraire que je veux vous entretenir, mais bien restituer sa véritable figure à un grand écrivain que j'ai eu l'honneur d'approcher beaucoup les dernières années de sa vie, qui demeure un des plus purs modèles à tous les gens de notre métier et dont une légende de pure fantaisie a dénaturé le caractère.

Tout le monde sait que Gautier, dans la bataille romantique, portait un gilet rouge à la première d'*Hernani*. Beaucoup ignorent qu'il témoignait plus héroïquement, peut-être, son culte pour Victor Hugo en sacrifiant sa situation au *Journal Officiel* dont vivait lui et les siens, parce qu'il ne voulait pas lui permettre d'y louer Victor Hugo proscrit, suivant son admiration et sa conscience.

Il est convenu qu'il professait, à l'endroit des choses de ce monde, une complète impassibilité, les choses de l'art l'intéressant seules, et le joli bataillon des jeunes sœurs qui promenaient dans les livres carrefours de notre République le scepticisme nauséabond de leur littérature inutile et leur incroyance à tout ce qui fit les vertus de notre race, ont quelquefois le temps de se recommander de sa grande mémoire.

Que ces intellectuels apprennent donc d'abord que Théophile Gautier pensait de la Patrie. Approchant de la soixantaine, souffrant, il était à Genève chez des amis qui le croyaient, quand vint sonner, à son oreille, le glas de nos premières défilées et la rumeur d'une marche des Allemands sur Paris.

En vain on voulut le retenir, on le conjura, au nom de sa santé et de son âge, de rester exilé. — Oubliant l'accident, il répondit-il en un mot qui mérita d'être conservé. Et il arriva à temps pour s'enfermer dans Paris, y prit sa part de privations et du service commun, et nese releva jamais du régime déficitaire qu'il subit son tempérament ébranlé déjà par une somme invraisemblable de travail.

Où j'unes impossibles d'aujourd'hui, pour qui le dévouement est une jouissance, voulez-vous que je vous dise aussi comment Gautier traitait les affaires d'argent? J'ai été témoin de la chose. C'était après le dîner, et, sans journal, Gautier mourait de faim. Enlevez-le, il devait devenir son gendre, fit connaître cette situation invraisemblable dans un pays qui fait profession d'honorer le talent et devrait au moins le faire vivre, à Vignacourt, alors directeur du *Bien Public*. Celui-ci, dans un élan qui n'était pas un souvenir, car le journal était pauvre — créa immédiatement une rubrique pour recueillir cette admirable plume, et c'est au *Bien Public* que parurent ces «tableaux de siège» où s'affirme une fois encore le patriotisme ardent de Gautier. Quand il fut question du prix, Vignacourt offrit trente centimes à Gautier, par ligne, en s'excusant de ne pouvoir mieux faire. Gautier refusa et n'en accepta que vingt-cinq en disant: «C'est ce que j'étais payé au temps de mon plus grand talent et je ne saurais accepter davantage».

Et vous qui raillez la famille, savez-vous comment vécut ce bohème déshérité qu'on vous a fait de Théophile Gautier? Dans une calme maison de Neuilly, au milieu des siens pour qui il avait travaillé sans cesse, ayant auprès de lui ses deux sœurs qu'il avait recueillies parce qu'elles étaient sans fortune.

Nul ouvrier ne peina autant, sous une charge sans cesse accrue et pour le pain quotidien, que ce fantasiste convenu et ne pratiqua de plus bourgeois vertus que cet effroi des bourgeois, ne se séparant de la foule que par l'aristocratie native et despotique et légitime de sa pensée, mais ne reniant aucun des devoirs de tons.

Comme poète, il eut le droit commun et ne vendit pas ses vers. Comme romancier, il ne devint jamais populaire, bien qu'il ait écrit des chefs d'œuvre. Il vécut donc surtout de la critique.

Où j'unes hommes qui s'abreutent si vaillamment dans l'œuvre contemporaine, sans que rien dans votre œuvre personnelle justifie cette outrecuidance facile, je veux vous dire encore comment celui qui était lui-même un maître en usage avec les justiciables de sa plume. Avec une courtoisie parfaite, d'abord, avec un respect infini de tout ce qui pouvait ressembler à une production de l'esprit, avec une certaine timidité même et comme s'il craignait de se pouvoir tromper. De la cette renommée de bienveillance qui fit sourire les sots et dont tous ne devenaient pas les hautes raisons.

Il se rattrapait volontiers, dans l'intimité, de ses jugements. Mais il pensait que les écrivains ont déjà droit à la foule une assez rude ennemie

pour ne pas attaquer les uns les autres et pour se devoir une certaine aménité effective et professionnelle. Il est vrai qu'en ce temps-là écrire était la profession de quelques-uns seulement et non de tous ceux qui sont actuellement dévoués. La dignité de notre langue n'y perdait peut-être rien. Ceux qui la voulaient écrire prenaient la peine de l'apprendre.

Et vous encore qui attendez trop patiemment l'ère lointaine, hélas! encore où la Fraternité et l'Égalité seront vraiment le fait et la loi, pour que ces misères présentes soient soulagées, je vous dirai que cet impossible était inévitablement pitoyable à tous les douements, généreux à toutes les intentions, et que, bien qu'il fût pauvre lui-même, en réalité, jamais pauvre ne frappait à sa porte valement. Si, plus ressemblait à sa religion, également grande, fataliste et bonnement pieuse. Il donnait toujours, sans s'inquiéter à qui, comme il prétendait vénérer tous les dieux, de peur d'offenser le bon. Mais il donnait sans s'inquiéter de lui-même.

Qu'on me pardonne de me complaire quelques fois dans des souvenirs qui sont, aujourd'hui, le meilleur de ma vie. Je me suis de la dignité de l'écrivain et de sa responsabilité. L'homme caché dans l'artiste, unidifié, s'élève à la hauteur de l'artiste de tous points par l'œuvre du travail et de lettres, par la probité artistique, par le respect de tout ce qui se sentait d'un peu d'élégance autour de lui. Comme poète et romancier, il garda une place d'honneur dans la bibliothèque de tous les lettrés. Je voudrais que, comme homme, il fût aussi, chez tous ceux qui nous lisent, la légende d'une vie qui fut à la fois celle d'un grand artiste et d'un grand honnête homme aimant son pays, ce qui ne vaut pas moins.

Armand Silvestre.

Tôt ou Tard

Paris, 10 Juillet 98.

La dernière Chambre a voulu amorcer la suppression des octrois, tentative promise dans la plupart des programmes républicains. Elle a donc voté une loi qui, fin 1898, oblige les communes à limiter leurs perceptions sur les boissons hygiéniques. Paris même eût l'honneur d'être traité à part, la mutation de ses surtaxes étant autorisée seulement pour un semestre. Il a fallu pourtant que la nouvelle loi, pleine et entière, ne fût pas, le prérogatif d'un mois encore. Aucun problème ne fut en fait, en effet, plus grave parmi ceux que le législateur aime poser au voisin.

Marseille s'en aperçut aussi, puisque ses édiles occupent à retrouver quatre millions et demi de recettes, sans peine de défilé.

Après avoir Lyon, Bordeaux, Lille, voire Elbeuf, s'enrichissent. De moins en moins localités s'enrichissent. L'État a commis l'imprudence d'ordonner tout net, sans rien sacrifier du revenu de son propre fisc, contrairement à ce qui se produisit en Belgique lorsque la même mesure fut réalisée.

La base, on constitua une «casse collective», afin d'amortir les inconvénients de la brusque entreprise. On nous abandonne ici à nos moyens particuliers. Peut-être eût-on pu choisir une différence occasionnelle, afin d'inaugurer l'autonomie communale, tempérée du reste par l'exigence de soumettre au Parlement la plupart des taxes de remplacement, le champ étant borné de celles où suit l'homologation préfectorale.

Or, si l'octroi demeure attaquable, vu son avènement, il a du moins l'avantage d'être admis par les mœurs. On le paie, presque sans s'en apercevoir, en buvant, en mangeant, en dormant.

Il ressemble à une assurance que prend la population avec le percepteur. Si lourde soit-elle, et si injuste, et si pesante aux humbles, et si progressive à rebours, elle risque maintenant de troubler les habitudes ancrées depuis un siècle.

La base est le côté délicat.

Nous avons deux moyens de traiter le problème: ou l'ajourner, ou le résoudre.

Le premier est le pire. Il consiste à subir le dégrèvement obligatoire, en reportant sur d'autres espèces la charge de l'opération. L'octroi succède à l'octroi. S'il favorise les liquides, il surcharge la viande, l'éclairage, le combustible, qu'il a diminué le droit sur les pastèques. Ainsi, si on maintient le mal et s'épargne les imaginations.

Je sais des villes où triomphe la doctrine qui consiste à déplacer, croyant réformer.

Paris, lui, a préféré le second système.

Son octroi lui rapporte 153 millions, c'est-à-dire presque autant que tous ceux de France réunis.

Il a l'exécute de frapper non seulement la population, mais aussi celle qui traverse la capitale, fruit de ses beautés, profit de ses plaisirs, participe à sa splendeur. La provincial et l'étranger acquiescent de la sorte une dime inappréciable et très importante.

La semaine du Grand-Prix fournit à elle seule une plus-value de 1,500,000 francs. Bien mieux, l'Exposition prochaine pouvait être complétée comme une aubaine financière, rattachée à une subvention de vingt millions. Néanmoins, le conseil municipal n'a pas voulu se contenter d'une excuse, et esquiver la peine qu'on lui imposait.

Regardant le gouffre sans vertige, il se borne à deux échelons.

L'un supprimer, non pas 36 millions que la loi reprendrait aux boissons, mais les 57 qu'elles rapportent.

L'autre renvoyé à 1901, rate franchement les 100 millions restant.

Pour l'étape immédiate, le rapport de M. Adrien Veber dénonce les successions, la propriété bâtie, les loyers, les cercles et le balage.

Pour la suprême évolution, il vise les loyers commerciaux, les constructions, les chevaux et véhicules, les successions encore, l'assurance contre l'incendie, les patentes, et la valeur vénale du sol.

Est-ce là une conception parfaite? Je ne l'affirme pas. En ce qui me concerne, l'entend

amender ce projet sur plusieurs points. Un me s'élait sans partage: sa nouveauté.

Du moment que l'heure sonne de renverser les barrières, de détruire les donjons intérieurs, d'ouvrir nos villes aux productions du dehors, il est indispensable de ne pas chicaner avec le courant général, ni d'espérer s'en tirer moyennant des atermoiements. La poire a mûri. Casillons-la sur l'arbre!

Pour l'impôt, il ne faut pas s'illusionner de dégrèver tant que notre outillage communal réclame des dotations générales. Je dirai même qu'il a, sur celui du pays, l'avantage d'être plus proche, mieux dans nos mains, davantage sous nos yeux. On en touche du doigt les profits, parce que son œuvre est immédiate. La commune a l'aspect d'un logis familial. Tout au plus nous plaidons-nous de la voir gérer parfois peu paternellement, ce qui est de notre faute. En résumé, nous pouvons beaucoup parler elle et pour nous.

Eh bien, puisqu'il s'agit de remanier ses taxes, ayons le courage de le faire carrément. L'impôt disparaît, tout ou tard sera remplacé. Les députés prétendent que ce soit l'Etat. Ceux qui tiennent pour le tard, risquent de compliquer leur propre tâche, s'ils ne se résignent à la transmettre à des successeurs.

Je sais qu'un qui avait cette doctrine. Il se nommait Louis XV. Des républicains doivent choisir un meilleur modèle, car administrer, c'est prévoir, et prévoir, c'est agir.

Am. Grélaud.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

L'air

Les Nouveaux Gaz: l'Argon, le Crypton, le Neon et le Xénon. — L'air est un mélange — La liquéfaction et la Volatilisation — Les Propriétés — Les Gaz encore inconnus — Un Problème — L'Air... national.

Il y a trois ans environ, le bruit se répandit tout à coup que des savants anglais avaient découvert un nouveau gaz dans l'air atmosphérique et qu'ils l'avaient appelé: Argon. On n'en pouvait pas croire ses oreilles. Comment l'air que nous respirons, l'air que tous les grands chimistes, depuis Lavoisier, ont étudié et analysé, contiendrait un gaz inconnu qui aurait échappé jusqu'à la toute des recherches? Non, ce n'était pas le cas. On ne pouvait être qu'une modification de l'azote, sans l'action de l'électricité atmosphérique, comme l'ozone est une modification de l'oxygène.

Il a bien fallu se rendre à l'évidence. L'argon existe. Il a été isolé, ses propriétés sont connues et nous en avons entrepris, à l'époque, les lecteurs du *Courrier*.

Le même fait vient de se reproduire, il y a trois semaines. MM. W. Ramsay et M. Travers cherchaient à n'exister pas dans l'air, outre l'oxygène, l'azote et l'argon, d'autres gaz ayant échappé jusqu'à nos observations, à cause de leur faible proportion. A la surprise générale, ces recherches ont été couronnées de succès. Elles ont démontré l'existence d'un gaz plus lourd que l'air, moins volatil que l'oxygène, l'azote et l'argon et caractéristique à l'analyse spectrale, par deux raies jaunes très nettes. MM. Ramsay et Travers l'ont nommé *crypton*, mot grec qui signifie caché.

Nous attirons des détails plus circonstanciés sur le crypton, afin d'en informer nos lecteurs, lorsqu'une annonce plus stupéfiante encore nous est arrivée cette semaine. MM. Ramsay et Travers viennent de découvrir dans l'air deux nouveaux gaz: le neon et le metargon. Cela fait donc, au total, quatre gaz dont jusqu'ici on ne soupçonnait pas l'existence et que cependant nous respirons tous les jours en plus ou moins grande quantité.

Pour expliquer que ces corps simples soient restés ignorés si longtemps, il faut dire que les procédés anciens étaient loin d'avoir atteint de pureté à la fois et de délicatesse que ceux d'aujourd'hui. On ne savait pas autrefois liquéfier l'air atmosphérique, c'est-à-dire le concentrer dans un volume réduit où chacun de ses éléments, tout en conservant la même importance relative, prend une importance absolue plus grande. On a constaté la présence de ces gaz, parce qu'on les a vus en quantités plus considérables; c'est logique.

La façon d'opérer est simple. On sait que l'air est un mélange de gaz et non une combinaison. Chacun des éléments qui le composent conserve donc sa liberté d'action. Il s'ensuit que si on laisse évaporer de l'air liquéfié, c'est-à-dire concentré par le froid et une compression énergique, les gaz disparaissent dans l'ordre de leur volatilité. L'azote s'échappera le premier, à tel point que l'air liquéfié est réduit au bout de quelques heures en oxygène pur, mélangé d'un peu d'argon et d'argon.

L'oxygène s'évapore ensuite laissant l'argon libre dans le vase. La séparation de l'argon est d'autant plus facile que l'on arrive sans peine à le faire solidifier dans l'air liquéfié.

En évaporant cet argon, déjà séparé de l'air, MM. Ramsay et Travers ont découvert le crypton. Poussant plus loin leurs recherches, ils ont obtenu, par distillation de l'argon, un gaz caractéristique par des raies nouvelles et qu'ils ont appelé neon (nouveau). Puis, au fond du liquide, ils ont encore trouvé un corps solide qui a l'aspect de la glace quand la température s'est élevée et qui a fini par passer à l'état gazeux. C'est le gaz le plus lourd des autres. Il ressemble à l'argon, et, pour cette raison, il a été nommé metargon.

Ces découvertes bouleversent toutes les idées que l'on se faisait jusqu'à présent sur la composition de l'air et la façon dont elles ont été opérées laisse supposer que le mélange qui constitue l'atmosphère est beaucoup plus compliqué encore que nous ne le pensions à l'heure qu'il est.

Les deux chimistes anglais, en se proclamant comme ils l'ont fait, ont isolé les gaz moins volatils que l'oxygène et l'azote, mais ils n'ont pas vu ceux qui sont de même volatilité ou de volatilité supérieure et il doit s'en trouver dans l'air. Il est probable que lorsqu'on laisse évaporer de l'air liquéfié, en même temps que l'azote et l'oxygène, on a vu eux, il se dégage des gaz inconnus qui se sont évaporés. On les verra à leur tour à l'au-

tre: nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

Un problème qui reste à résoudre consiste à savoir si tous ces gaz nouveaux se retrouvent partout où s'ils sont particuliers à l'Angleterre. Chaque pays a son climat, sa faune et sa flore qui introduisent dans l'air des germes et des éléments spéciaux. Tous ceux qui ont été en Angleterre, savent que dans les villes anglaises les maisons, les meubles, les effets, le linge sont imprégnés, d'une odeur qui persiste jusque sur le continent, quand on ouvre sa malle au retour. Cette odeur est attribuée à la fumée du charbon de terre qui flotte dans l'atmosphère humide. En 5 le crypton, le neon et le metargon se retrouvent-ils à cette particularité? Chaque pays aurait alors ses gaz nationaux. C'est à voir.

En tout cas, nous devons noter qu'à la fin de juin 1898, l'air contient de l'azote, de l'oxygène de l'acide carbonique, de la vapeur d'eau, un peu de nitrate d'ammoniaque, de l'argon, du crypton, du neon et du metargon, sans oublier l'azote qui n'est que de l'oxygène électrisé. Nous verrons ce que nous réservent juillet et les mois suivants.

Elie Laurent.

La situation au Chili

Nous empruntons au dernier bulletin de la Chambre de Commerce française de Santiago les lignes suivantes:

Devant les récentes pessimistes que certaine presse européenne fait courir sur les relations chileno-argentine concernant la question de limites, objet de la chicane entre les deux Républiques, nous croyons urgent et sage de mettre les négociations françaises en garde contre l'exagération intéressée des lanceurs de nouvelles sensationnelles.

Il est certain que le Chili traverse une crise aiguë qui porte à tous les plus heureux préjugés, mais, de là, il ne faut pas conclure que ce pays soit à la veille de guerroyer contre ses voisins argentins. Le conflit est vieux de près d'un demi-siècle et nous le voyons périodiquement réapparaître en 1856, 1878, 1896 et à l'heure présente. La situation par elle-même tendue que en 1896 avec cette circonstance aggravante que la Guinée depuis ce temps a dépensé en armement une somme considérable, mais elle n'est que relative. Les deux pays sont en état financier. L'État chilien est dans une situation financière qui ne permet pas de transformer en panique.

Nous ne saurions mieux faire que transcrire ici ce que publiait à la date du 4 juin courant le *Journal Officiel* de la République du Chili.

«Le Gouvernement se fait un devoir de déclarer que les rumeurs qui ont circulé dernièrement à propos du refus par le Gouvernement argentin des propositions d'arbitrage présentées par notre représentant à Buenos-Aires n'ont aucun fondement.

«Surplus, il n'y a pas de motifs pour donner crédit à des bruits de cette nature, en contradiction évidente avec l'esprit qui a constamment dirigé les Gouvernements chilien et argentin et avec les déclarations répétées officiellement par eux dans les divers pactes qui ont réglé leurs relations politiques.

Ces pactes disent:

Art. 30. Chacune des parties contractantes reconnaît comme limite de ses territoires respectifs celles qui ont été fixées par le traité de 1881.

Art. 6. Les gouvernements du Chili et de la République Argentine exerceront pleine domination et perpétuité sur les terrains qui leur appartiennent respectivement conformément au présent arrangement. Toute difficulté qui paraitrait surgir entre les deux pays, soit au sujet de la présente transaction, soit pour quelque autre cause, sera soumise à la décision d'une puissance amie, la frontière immuable entre les deux républiques restant en tout les cas, celle qui est stipulée dans le présent arrangement. (Traité des Frontières, 23 juin 1881).

Il. Dans le cas où les arbitres experts ne pourraient tomber d'accord sur un point quelconque de la fixation des frontières, ou sur toute autre, ils en feront respectivement part à leurs gouvernements pour que ceux-ci procèdent à la désignation d'un tiers chargé de trancher le litige conformément au Traité des Frontières de 1881. (Protocole du 1er mai 1893).

III. S'il s'élevait entre les arbitres experts des divergences sur la fixation dans la Cordillère des Andes, des frontières au sud du parallèle 26° 52' 35", et qu'elles ne puissent être appliquées à l'amiable par l'accord des deux gouvernements, elles resteront soumises aux décisions du Gouvernement de S. M. Britannique que les contractants désignent dès aujourd'hui comme arbitre chargé d'appliquer strictement, en ce cas, les dispositions des Traités et Protocoles mentionnés. Après que le relevé du terrain aura été fait par une Commission que l'Arbitre désignera. (Accord du 17 avril 1896).

IV. Soixante jours après que se seraient produites les divergences auxquelles se réfèrent les bases précédentes, l'intervention de l'Arbitre pourra être requise par les deux gouvernements d'un commun accord ou par l'un d'eux seul. (Accord du 17 avril 1896).

Biscuits de Sèvres

I

Comme des statuettes
Mignonnes et fleuettes
Aux charmes couleurs
Qui, sur les étagères
Pimpantes et légères
En des robes à fleurs,

Représentent l'exquise
Et légère Alouette
Des autres fois jolis,
J'ai le doux teint d'aurore,
Qui fait paître la flore
Des roses et des lys.

Aussi, sourire aux lèvres,
Plus d'un galant me suit
Et dit: «C'est un biscuit,
Un vrai biscuit de Sèvres!»

II

Comme elles, j'ai la bouche
Ici, près de la bouche,
Et là, sur le menton;
Un minois que chiffonne
La fossette tripponne,
Et le nez folichon.
Je porte aussi bien qu'elles
Kabans, poudre, dentelle,
Satin et falbalas.

Puis, pour finir l'ensemble,
Dites ce qu'il vous semble
De ce petit pied-là?

III

Mais c'est, il faut s'entendre,
D'une pâte plus tendre
Que sont faits les appas
De mon gentil corsage...
Et je sais plus d'un assés
(Où le galant repassé)
Qui, de ce biscuit rose,
L'ensant à la nuit close
Déguister les saveurs,
Sourire à la bergère:
«Je voudrais bien, ma chère,
Dénouer tes faveurs!»

Quiproquo.

Un abyssin à Paris

L'hôte du Grand Hôtel le prince abyssin, de ses fenêtres ent'ouvertes regardait le spectacle et écoutait le bruit de la grande ville. Dans une tasse, à portée de sa main droite, fumait et parfumait un délicieux mok; dans une pipe, à portée de sa main gauche, brûlait un odorant tabac d'Egypte, de sorte que le jeune prince au teint d'ivoire cessait de boire que pour fumer et de fumer que pour boire.

Et cependant entre deux gorgées du breuvage qui repoussait le cœur et deux aspirations de la fumée qui échauffait les lèvres, le prince ferma les yeux pencha la tête et soupira.

Le bel Abyssin a une fiancée et c'est pourquoi il soupire. Il songe qu'entre elle et lui s'étend une vaste mer et de hautes montagnes; et se sent aimé, mais si courageux et si bieu sont les jeunes hommes de sa patrie qu'il peut craindre que les yeux de son amie ne cherchent trop complaisamment le miroir des saures rivaux.

Les absents ont souvent tort et il a lui dans un poète que les amants heureux ne doivent aller qu'aux rives prochaines. Il veut au moins qu'une lettre de lui, le devançant au pays natal, porte à la fiancée consolation et charmes, l'assurance de son amour et le récit de ses voyages.

«O ma bien-aimée, je tiens ma promesse de te conter mes aventures au lointain pays d'Occident. Je te souviens-tu de l'heure de mes adieux, et comme j'étais partagé entre le regret de te quitter et le charme de partir. Après avoir franchi les montagnes qui nous défendent contre l'ennemi étranger j'arrivai au port. Là, sous mon ombrelle, j'embarquai sur le vaisseau qui, après s'être balancé comme un oiseau qui cherche sa route, s'enleva vers le pays où notre grand empereur a ordonné d'aller.

«J'étais triste et je pleurais, mais bientôt au mal de la pensée vint s'ajouter les souffrances du corps. Ma bien-aimée, ne navigue jamais; à l'imprudent qui, pour la première fois, tente la traversée des mers, il semble que le cœur se brise ou que la vie s'échappe. — Après de longs jours et des nuits agitées, nous voyons enfin apparaître les rives françaises et les ports hospitaliers. — Un des premiers je touchai la terre étrangère, dont le contact me rendit mes forces et ma santé. — Le bruit des canons salua notre arrivée, les vaisseaux à l'ancre hissèrent notre drapeau à la pointe de leurs mâts; un peuple nombreux bondonnait sur le rivage, et j'ouvris largement les yeux aux spectacles des choses inconnues.

«Le lendemain nous arrivions à Paris, la capitale du pays dont nous sommes les hôtes. Je les présentai, quoique indignes, au grand chef président, dont le portrait que je t'envoie, fut tracé par les rayons du soleil.

«La plupart des habitants de Paris, m'a dit son Préfet, un homme aimable, sont des nomades et non des indigènes, et il est certain que la cité reconstruite à grands frais a perdu l'allure sylvère de la capitale d'un peuple, pour prendre l'aspect criard d'un bazar ouvert aux étrangers. Ses monuments: églises, palais, casernes, racontent ses métamorphoses. Les premiers répondent à la foi, les seconds à la grandeur, les derniers aux besoins des temps. — Pourquoi tant de casernes? ai-je demandé à un chef de première classe. — Il m'a répondu: «C'est pour loger nos soldats. — Pourquoi tant de soldats? — C'est pour remplir nos casernes. — N'est-ce que pour cela? — C'est pour vaincre l'ennemi au dehors et maintenir l'ordre au dedans. — N'avez-vous pas la paix? — Si, mais la guerre peut surgir. — L'ordre est-il troublé? — Non, mais il peut l'être. — Après le départ du grand chef, je me suis dit quel malheureux peuple est celui qui ne sait ni prévenir les maux qu'il redoute, ni fuir ceux qu'il possède.

«Chez nous où l'on est sérieux, un Français passe inaperçu; à Paris, où l'on est frivole, un Abyssin en costume fait sensation. Ce peuple est allié de spectacles! Ici, pour un étranger qui survient, un ballon qui s'envole ou un cheval qui s'abat, les oiseaux s'attroupent plus nombreux que les mouches qui sentent le sucre.

«J'ai entendu le demi-monde et j'ai fréquenté le grand. Les extrêmes se touchent et souvent se confondent. Les femmes n'ont qu'un son: la parure; les hommes n'ont qu'un but: la fortune. Chez celle-là, la vertu se déguise sous les apparences du vice; chez ceux-ci, la délicatesse se cache sous la franchise de la loi.

«Des banquiers hardis lancent une pluie de titres sur l'immense tribu des dupes. La dévotion ne se fait pas attendre si l'opération porte ses fruits. A qui voulait acheter un château en Espagne, il ne reste plus qu'à en France une chaudière et, par conséquent un cœur. Mais plus l'actionnaire se ruine, plus le spéculateur s'enrichit.

«Mais voici assez longtemps que mes doigts tiennent la plume agile qui court sur le papier. L'heure du repos est venue, ma tête s'incline, mes yeux se ferment. Le sommeil, disent les sages, est la liberté de l'âme. Puis-je-je revoir en songe la réalité disparue, puis-je retrouver ton sourire et ton image dans l'illusion des rêves d'or...

G. G.

PETITES ACTUALITÉS

Il est Défendu de Cracher

On peut cracher sur le genre humain, sur les programmes politiques, sur les bons moeurs — ce qui est rare; on peut même cracher en l'air; mais il n'est pas permis de cracher dans les omnibus, dans les tramways et les compartiments de chemins de fer.

